

LES ARTICLES EN LIGNE

KADATH



Cernunnos et les divinités gauloises

Myriam Philibert
Septembre 2022

Cernunnos et les divinités gauloises

Myriam Philibert

Un sacré écheveau

Épineuse question que celle des Celtes et de leurs dieux. Saurons-nous la résoudre ? Deux mondes se côtoient : des représentations anépigraphes d'un côté, et la littérature et les inscriptions qui apparaissent avec la conquête romaine, de l'autre. Le lettré fait confiance à la lettre... Il admet que les druides ont contribué à changer les croyances religieuses, comme le suppose César. Quand et pourquoi ? Du coup, Cernunnos, si présent jusque-là, disparaît définitivement dans le monde d'en bas. Autre temps, autre mode, on dépoussière le panthéon gaulois !

S'il y a une seule déesse chez les Celtes, triple certes, de même, il y a un dieu unique de nature ignée : Cernunnos qui apparaît, stylisé, dès les débuts de l'art proprement celtique (âge du fer). Les archéologues revoient à la baisse la question des invasions indo-européennes et autres. Le phénomène d'acculturation demeure la norme de la part des autochtones et, s'il y a quelques conflits armés, en quelques générations, une symbiose s'effectue. De nouveaux venus se sont installés. On a progressivement changé de culture matérielle. Les strates linguistiques se mêlent et les langues pré-indoeuropéennes s'estompent. Cependant, faute de traces écrites anciennes, nul ne peut appréhender le point de départ de la langue gauloise. Ceci est le schéma qui se développe dès la fin du néolithique et au cours de l'âge du bronze. En revanche, le chaudron de Gundestrup pose l'excellente question des quatre dieux celtes des saisons : Belenos, Leucetios (ou Lougos), Taranis et Cernunnos. Un même dieu offre quatre facettes. Voici, en quelque sorte, l'instant zéro de la cosmogonie – une mythologie orale et iconographique, sans la moindre référence linguistique. En Gaule, les peuples étaient très religieux et toutes les divinités désignées par un ou plusieurs qualificatifs, diminutifs ou superlatifs, ce qui entraîne une imprécision totale quant à l'identification avec les dieux romains. César a fait preuve d'approximations... ou la mentalité des Gaulois a changé rapidement. Et les historiens ultérieurs ont suivi ses dires sans approfondir la question.



Page de titre : Le « dieu de Bouray », assis dans la posture conventionnelle du héros qui fait le lien entre la terre et le ciel. Souvent identifié au dieu Cernunnos, il a été mis au jour à Bouray, près de Paris. Fin 1^{er} siècle avant notre ère, bronze, laiton et verre, h : 41,5 cm. (Musée d'archéologie nationale, Saint-Germain-en-Laye, France, cliché Françoise Foliot [cc by])

Les six dieux de César

Le dieu qu'ils honorent le plus est Mercure. Ses statues sont les plus nombreuses. Ils le regardent comme l'inventeur de tous les arts, comme le guide des voyageurs sur les routes, comme le plus capable de faire gagner de l'argent et prospérer le commerce. Après lui, ils adorent Apollon, Mars, Jupiter et Minerve. Ils ont de ces divinités à peu près la même idée que les autres nations : Apollon chasse les maladies, Minerve enseigne les éléments des travaux et des métiers, Jupiter exerce son empire sur les hôtes des cieux, Mars gouverne les guerres. Quand ils ont résolu de livrer bataille, ils font vœu en général de lui donner ce qu'ils auront pris à la guerre ; après la victoire, ils lui immolent le butin vivant et entassent le reste en un seul endroit. Dans beaucoup d'états, on peut voir, en des lieux consacrés, des tertres élevés avec ces dépouilles. (...) Tous les Gaulois se prétendent issus de Dis Pater : c'est une tradition qu'ils disent tenir des druides.

(César, *la guerre des Gaules*, ch. VI, XVII-XVIII)

Quand on lit ce texte du stratège, on découvre un écrit péremptoire, définissant cinq dieux et Dis Pater. Georges Dottin suppose que le général a puisé chez ses devanciers des allégations qu'il n'a pas vérifiées. Les inscriptions gallo-romaines et les noms mentionnés corroborent l'image que César s'est faite du panthéon gaulois. Cependant, huit siècles de mythologie, voire davantage, glissent vers les oubliettes. Il n'y a pas de textes et peu de figurations avant la conquête. Salomon Reinach supputait quelque tabou interdisant toute iconographie et, nous ajouterions volontiers, toute onomastique des sphères supranaturelles. César parle avec dégoût et mépris des « simulacres » gaulois. Ceux-ci n'avaient pas coutume de tailler ou sculpter de « belles » statues. Un arbre, une pierre dressée, une souche de bois tenaient lieu non pas d'image, mais de substitut du divin, partout incarné ou matérialisé, animant la matière. Il suffisait de tracer et d'élaborer un enclos sacré (talus, fossé, palissade). Le profane s'arrêtait à la porte, bloqué par un interdit magique.

• Mercure

Le Mercure de César correspond-il à Lug ? Oui en Auvergne, à Lyon, Londres, etc. Est-il Belenos ou Cernunnos ? À l'origine, Leucetios, divinité de la luminescence, s'inscrit dans l'Autre monde, celui que régit justement cette inextinguible clarté. Peut-être parvient-on à l'appréhender par une chaleur caniculaire, quand le ciel, oubliant sa couleur bleutée, devient limpide et d'un blanc opalescent ? Ou lors d'hivers neigeux où celle-ci devient adamantine dans la froide brillance solaire ? En fait, cette blancheur pourrait être celle de l'éclair qui aveugle ! Lugos apparaît comme une perte du sens premier ou de la blancheur originelle. Peu à peu se dévoile l'artisan industriel, le polytechnicien remarquable et partout vanté. Lug fait chuter Leucetios de la prestigieuse première fonction (le sacerdoce) vers la troisième, celle des artisans. Originellement, ceux-ci n'avaient pas de divinités tutélaires. Pour finir, ce dernier perd son âme et son identité en devenant Mercure, et en dépit du fait qu'il soit honoré sur le prestigieux sommet du Puy de Dôme ou dans des cités réputées. Pourtant, il semblerait que le théonyme de « Lug » apparaisse au 1^{er} âge du fer. Mystère de la linguistique ou mystère des religions, qui sait ?

L'étymologie de Lugos nous plonge dans des abîmes de perplexité. Pêle-mêle, se dégagent la lumière susmentionnée, le serment, l'organisation, le lynx ou le héros et pour finir, la couleur noire et le corbeau. Une divinité aussi polyvalente que les attributions qu'elle s'octroie ! Peut-être a-t-on omis la beauté ? Le nom commun *lugos* veut dire éclat, splendeur. On prête aussi à la divinité l'excellence, la souveraineté, la valeur militaire. Dès lors, elle peut remplacer n'importe quel dieu, comme elle le fait dans l'épopée irlandaise médiévale, sous le nom de Lugh-longue-main, ou au bras long, car prolongé par une lance.

• Apollon

Apollon se traduit en langue gauloise par *Abellio*. Mais il ne faut pas trop y chercher un lien direct ni avec la pomme (*aballon*), ni avec la noisette (*aveline* ou *abellana*). Certes, la racine est commune. Certes, il y a une île aux pommes (*Aballomagos*), marché (?) ou vert paradis promis aux grands guerriers, aux héros qui ont su trouver la voie vers l'autre rive. Il y a probablement un lien ténu avec l'Apollon hyperboréen des Grecs qui passait six mois de l'année dans un monde édénique d'immaculée blancheur. Tout cela pourrait remonter à un mythe ancestral ou à une racine archaïque. L'Apollon de César semble correspondre à *Belenos* pour la puissance et/ou la vague consonance ; ou à *Cernunnos* pour la référence à l'au-delà et aux turpitudes qui attendent les défunts non initiés. À l'époque gallo-romaine, il se voit gratifié de nombreux qualificatifs. Il régente les sources thermales, devient dieu guérisseur (*Bormo*, *Borvo*, le Bouillonnant, le Bourbeux). Il devient l'étonnant *Grannus*, dont l'étymologie est entachée d'un mauvais jeu de mot. L'esprit « gaulois » n'a aucun respect et affuble d'une barbe (de vieillard) une divinité imberbe et dans la prime adolescence ! Déjà la galéjade.

• Mars

Même s'ils étaient impulsifs et combattifs jusqu'à la sauvagerie, les Celtes n'avaient pas de dieu de la guerre, seulement des divinités tribales et protectrices, à la dénomination soigneusement occultée. César et ses légions leur ont forcé la main – une population sans dieu de la guerre était inimaginable pour un Romain ! Ils avaient eu tant à apprendre de ces peuplades quand elles avaient assiégé et saccagé Rome, en 390 avant notre ère. Les Gaulois se dotent donc, en allégeance au vainqueur, d'un dieu importé, Mars. Georges Dottin précise qu'à l'époque gallo-romaine, Mars finit par détrôner Mercure. Cela semble incongru tant la popularité de Mercure est enracinée parmi les foules. Cela indique un réel changement, non pas religieux, mais politique. Quel dieu gaulois peut-on assimiler à Mars ? Certes, ce peuple est guerrier, mais a-t-il besoin d'une divinité qui chapeaute ce fait de société, parfois exacerbé, ou la classe des cavaliers que César lui-même hisse à un niveau chevaleresque ? *Leucetios-Lug* semble le meilleur prétendant au titre. Ne se dit-il pas « champion » dans l'épopée irlandaise ? Mais alors, ou Mercure et Mars ne sont qu'une seule et même entité, ou Mars est réellement parachuté. Difficiles méandres de la théologie ! Raisonnablement, on propose *Toutates*, le dieu de toutes les tribus, assurant l'invincibilité de sa gent. Ce dieu puissant patronne la guerre et/ou la force physique. Sous son patronyme généraliste, il fédère toutes les divinités tribales salvatrices.

• Jupiter

Avec Jupiter, non pas le roi des dieux, mais la divinité tonitrueuse des orages, une correspondance directe s'établit avec Taranis. Tous deux ont les mêmes attributions. Les Gaulois ont effectivement une divinité nommée Tanaros ou Tarannos, ce qui signifie « Orage », ou plus exactement « Tonnerre ». Cependant, l'exégète s'interroge sur les divers attributs que ce dieu propose : les esses de la foudre, la roue, le maillet. Une panoplie hétéroclite ! Les héros divinisés salyens des sanctuaires provençaux seraient armés de ce symbole céleste. La roue entraîne le temps et l'éternel retour, indiquant la voie de passage entre les mondes. Maillet, marteau, voire massue équipent les champions, les Héraclès ou Sucellos. Dis Pater s'invite dans la ronde. Il se trouve parfois affublé de diminutifs, destinés à égarer le chercheur sur quelque fausse piste. Tout dieu est interchangeable, selon la valeur de la cause et/ou les besoins du moment.



Figure 1. Jupiter à la roue de Châtelet de Gourzon. Bronze, h : 14 cm. (Musée d'archéologie nationale, Saint-Germain-en-Laye, France, domaine public, cliché PHGCOM)

• Minerve

Cela paraît très schématique de limiter les vertus de la déesse aux arts et sciences, même s'il y a une seule divinité féminine multiforme. Elle l'est à un point tel qu'elle mérite un vaste propos, sous ses noms celtes.

• Dis Pater

Énigmatique Dis Pater ou Dieu Père. Tant de qualités peuvent lui être attribuées. Quel dieu se dissimule sous ce nom incertain ? Esus, Teutates, Taranis, l'omniprésent Mercure, Cernunnos qui vit caché ? Le commentateur tourne en rond sans trouver ni inspiration, ni solution, dans un brouillement destiné à tromper l'ennemi.

Tout cela semble réducteur. Cernunnos (ou Carnonos) est oublié, bien qu'il soit l'esprit du héros. Et l'on en revient à un schéma minimaliste, digne du chaudron de Gundestrup. Sans doute faut-il distinguer le monde des dieux avant la conquête romaine et après celle-ci. Une évolution significative se manifeste entre les dieux du célèbre chaudron et le calendrier traditionnel où la déesse prend place, ayant en charge le mois de février. Cependant, il paraît difficile de dater ce changement. Les fêtes sont très anciennes... Nombre d'incertitudes demeurent quant aux patrons qui les cautionnent. Pour appréhender la question du panthéon gaulois, diverses sources sont disponibles : l'iconographie de l'âge du fer, les textes de l'antiquité et le vocabulaire gaulois, d'une richesse prodigieuse.

Nous avons abordé les questions linguistiques, en 2019, dans un précédent dossier des Chroniques de Kadath. Faire la liste exhaustive des dénominations des dieux et des déesses gauloises, en celtique ancien, s'avère comme une entreprise titanesque et vaine. Il y aura toujours une divinité négligée ! Il y aura toujours un qualificatif nouveau, germé dans un imaginaire fécond. On oublie, car il n'y a aucun texte ancien et que les Celtes étaient peuples de l'oralité, que leur langue était d'une richesse et d'une subtilité prodigieuse, et que la faconde des bardes n'avait aucune limite. Ils pouvaient, à leur guise, interchanger les noms, les rôles, les attributs des dieux. Nous allons tenter de restituer quelques aperçus de cette verve qui n'a d'égale que dans le domaine de l'orfèvrerie. Pour le plaisir de redonner vie pendant quelques instants à une langue morte, livrons quelques noms et

Figure 2. L'autel de Cernunnos. Cernunnos est ici flanqué de Mercure (à sa gauche) et d'Apollon. Reims, I^{er} siècle de notre ère, calcaire, h : 121,5 cm, l : 114 cm, p : 41 cm. (Musée Saint-Rémi, France, cliché x)

surnoms de divinités gauloises. Évitions cependant un inventaire fastidieux de vocables « barbares ». Il est vrai que le tabou sur les noms divins, pour que l'ennemi n'ait aucune prise sur la tribu, a sérieusement rendu incompréhensible l'onomastique religieuse celte. D'innombrables qualificatifs, diminutifs, superlatifs s'invitent dans les textes et les inscriptions. Impuissant, l'adversaire se sent perturbé et le Gaulois y perd son « gaulois » !

Les divinités du chaudron de Gundestrup

Permettons-nous de revenir sur une pièce admirable et un morceau d'anthologie, évoqué dans une Chronique encore récente (2021) et réinterprété à la lumière d'approches nouvelles. Outre narrer un mythe cosmogonique, elle permet de saisir l'insaisissable, à



Figure 3. Le chaudron de Gundestrup. II^e siècle avant notre ère, argent, h : 42 cm, ø : 69 cm. (G : Musée national du Danemark de Copenhague, cliché Malene Thyssen, <http://commons.wikimedia.org/wiki/User:Malene> ; D : DR)

savoir que rien n'est immuable et que tout se transforme, se métamorphose, se dissout pour renaître autrement. La base des croyances celtes est la réincarnation ou la transmigration, ce qui interpelait les Romains, pragmatiques. Anciens nomades, les Gaulois évoluaient dans un univers sans cesse mouvant, sans cesse changeant. Les orfèvres savaient faire apparaître et disparaître des êtres fantasmagoriques, des formes sans fin, s'enroulant sur elles-mêmes et vantant à l'envi l'unique Cernunnos, couronné du gui de l'immortalité, conducteur des défunts dans les méandres de l'au-delà.

L'iconographie extérieure propose les quatre « dieux » des saisons et les trois aspects mensuels de la déesse. Les personnages masculins sont barbus et affectent la posture de l'orant, les bras levés. Quant à la Triple déesse, elle témoigne des âges de la vie. Ce sont :

1. le dieu Taranis, dieu de l'Orage et roi des hommes, régent de la partie estivale de l'année, accompagné de géants, vêtus de justaucorps et portant de petits animaux (chiens, loups ?) ;
2. le dieu Cernunnos, le Couronné, serein, tenant des cerfs par les pattes ; roi des dieux, il règne sur le monde d'en bas et sur l'hiver ;
3. Leucetios, dieu de la lumière blanche, avec à sa suite un cavalier, un combattant casqué et un géant, a la mainmise sur l'automne ;
4. Belenos, l'Éclatant, dieu vainqueur des dragons et annonciateur du printemps ; deux serpents androphages le narguent pourtant en bas de la plaque ;
5. la jeune nouvelle lune, un bras levé et l'autre replié, flanquée d'une femme qui la peigne et d'une matrone assise qui pose une main sur son ventre ; des grues veillent sur la scène ;
6. la déesse au visage de pleine lune, les deux bras repliés ; ses deux « époux » sont auprès d'elle, l'adolescent imberbe à gauche et le plus âgé à droite ;
7. la vieille déesse, les bras croisés sur la poitrine pour retenir l'énergie vitale, accompagnée des êtres qu'elle a initiés, dont un héros terrassant un lion.

Quant à l'iconographie de la zone intérieure, elle offre des sujets analogues :

1. Taranis, revêché, roi des hommes que l'on retrouve, entouré de griffons, de chiens monstrueux, d'un serpent à tête de bélier et d'un géant porteur de la roue, attribut de sa fonction ; il appartient au monde d'en haut ;
2. l'unique déesse, flanquée d'animaux fantastiques tels que taureaux, griffons, chien infernal, et de deux fleurs ; elle évolue dans le monde du milieu ;
3. Cernunnos, imberbe, coiffé de bois de cerf, tenant le torque du mariage et le serpent criocéphale de la vie éternelle, assis en lotus et entouré des animaux de la forêt ; il a tout pouvoir sur le monde d'en bas ;
4. une scène de taumachie répétée trois fois, pour souligner l'importance fondamentale du ternaire, représenté ci-dessus par les trois étages du monde ;
5. la fameuse scène du chaudron d'immortalité et la roue du calendrier, ici bousculée ; au registre inférieur, dix combattants se dirigent vers la gauche et la mort, arrêtés par le chien des enfers ; un géant plonge le onzième guerrier dans la cuve d'immortalité ; de celle-ci part l'arbre de vie qui sépare ce plan de celui du haut ; l'arbre porte treize fleurs à trois pétales ; en haut, s'en vont à cheval vers l'éternité les quatre dieux saisonniers ; la roue des cycles s'accomplit ; en dernier, Belenos, coiffé d'une

sorte de disque, se voit lié au printemps et à l'air ; puis Cernunnos, couronné des bois de cerf, régente l'hiver et l'eau ; suit Taranis, maître de l'automne et de la terre, coiffé d'un sanglier, en signe d'abondance et de récoltes fructueuses ; Leucetios, dont l'attribut est le noir corbeau (feu et été), termine l'année ; un serpent cornu ouvre la voie. Et l'on repart vers le bas...



Figure 4. La scène de la cuve d'immortalité, sur le chaudron de Gundestrup.

Enfin, la plaque du fond se voit ornée d'un splendide taureau couché. Voici le divin Taruos (illustré également sur le pilier des Nautes, avec les trois grues). Symbole d'opulence et de fécondité, cet animal se voit dédié à la Terre-mère, dont il est le parèdre depuis une lointaine antiquité, et ce dans de nombreuses sociétés agraires. La continuité des traditions semble plus significative que les religions qui demeurent fait de mode.

L'image du chaudron d'immortalité, avec tous les occultes secrets qui lui sont attachés, aura une vie riche et longue. Tous les nantis l'emportent, recelant un breuvage d'éternité, dans leur tombeau. Un schéma conceptuel, né dans les brumes du néolithique, où la réincarnation a la part belle, est encore repris dans la poésie médiévale galloise :

*Dans caer pedryvan quatre fois tournoyant
Le premier mot pour le chaudron, quand fut-il prononcé ?
Par le souffle de neuf demoiselles, il est gentiment chauffé.
N'est-ce pas le chaudron du chef d'Annwm, dans ses caractéristiques,
Bordé d'une rangée de perles ?
(Les Dépouilles d'Annwm)*

Précisons que *caer pedryvan* signifie « château tournoyant » (ou labyrinthe) ; que les neuf demoiselles sont des fées lunaires qui évoluent dans le sillage de Morgane, reine d'Avalon, où est enserré Arthur ; qu'*Annwm* correspond à l'au-delà, un étrange endroit que se disputent deux rois d'égal prestige, si bien qu'aucun des deux ne l'emporte et qu'ils se doivent de gouverner à tour de rôle... Parfois, un héros intervient, coupe la tête de l'un des prétendants... et se retrouve prince à sa place ! Taranis et Cernunnos, dans la strate gauloise d'une mythologie qui traverse les âges, illustrent, sans trop de heurts, cette royauté alternée. Et la déesse copine avec ses deux amoureux...

Cernunnos

Cernunnos règne du solstice d'hiver au solstice d'été, sur la moitié sombre de l'année. Son alter ego, dans la roue du temps, a en partage l'autre moitié. Le premier est en lien avec le monde d'en bas tout en étant le « Roi des dieux ». Royauté solaire des dieux diurnes, dont le mandat est restreint au monde du milieu (la Terre) et royauté polaire de ceux qui évoluent dans l'obscurité de la nuit, et n'ont jamais rendez-vous avec la Lune. Ils ont l'éternité pour eux. Ce sont des dieux jeunes, qui ne connaissent que l'amour platonique pour une femme-déesse qui appartient à un autre, père ou oncle, ce qui entretient une impossibilité inviolable selon le droit divin. L'autre, barbu et dans la force de l'âge, donne une image paternelle. Serait-il le Dis Pater de César ? Une expression formelle de cette royauté alternée se voit dans une curieuse pièce, « l'Hermès bicéphale » du sanctuaire de Roquepertuse. Deux visages glabres sont séparés par une couronne faite de deux feuilles de gui. Ici, de quelque côté que l'on regarde, c'est toujours Cernunnos, sempiternellement jeune.

Très peu d'inscriptions vantent un dieu secret, sans doute destiné à tomber dans l'oubli. On ne pouvait l'évoquer qu'en silence, sans le nommer à haute voix. Sur le plan étymologique, la racine du nom offre un lien avec la corne (*carno*, *Cerno*, la corne, le Cornu). Plus subtils, *Carno* signifie autel, *Carnacoi* sont « Ceux des cairns », et l'on arrive ainsi à Carnac. En revanche, son thème iconographique s'avère très riche. Dans l'art et l'orfèvrerie celtique, Cernunnos semble omniprésent, mais dans une discrétion souhaitée où il finit par devenir un ornement ou un masque se fondant dans les entrelacs décoratifs, ou une statuette infime. Est-ce vraiment lui ? Un visage muet, des yeux grands et morts, deux feuilles de gui comme attribut. Une ambivalence voulue, entre mort et vie, rappelle que le monde d'en bas effraie quelque peu. Le brin de gui a beau être un signe de reconnaissance, qui permet d'évoluer sans risque dans l'au-delà, il faut le courage de solides guerriers pour en affronter les horreurs qu'il recèle. Sans suivre Virgile et *l'Énéide*, il faut y puiser l'inspiration et savoir que la boule de gui (*uisgon*) est le sésame des enfers. Un rameau de bronze plaqué or a été découvert à Manching. La couronne de gui du jour de l'an demeure une lointaine survivance d'une antique tradition indo-européenne, qui évoque la roue des cycles et au terme de la mort de l'année ou de celle de l'être humain, viennent une nouvelle année ou un nouvel et jeune être vivant.

*Loué sois-tu Cernunnos, symbole de la Nature féconde,
Toi qui veille avec bienveillance sur les animaux de nos forêts.*
(Chants druidiques)

Cernunnos vit dans un paradis peuplé d'animaux, dont des griffons, le chien infernal, le cerf psychopompe et le serpent cornu ou plus exactement criocéphale. Est-il maître du bétail, comme le suggèrent certains ? Maître de la Nature ? Et l'homme des bois, Merlin ou le Verdoyant sont ses héritiers ? Maître du monde ? Indubitablement, il l'est de la mort et de la vie comme du cycle perpétuel du renouvellement. N'est-il pas le seul dieu à porter une couronne, celle de la Vie et de l'immortalité, que sous-entendent les bois de cerf ? Le fameux torque, pour sa part, enserrant le cou, parle de vie, et sépare matériel et spirituel, d'où l'importance symbolique des têtes coupées. Il faut éviter de les voir comme un acte de cruauté barbare. En fait, c'est exactement le contraire que

narrent les héros divinisés assis en lotus du Midi méditerranéen. Il faut se remémorer les valeurs celtes, la croyance en la réincarnation, en la transmigration, en l'accès au monde blanc au terme d'une vie de « guerrier » – ce mot n'ayant aucun sens péjoratif mais au contraire, celui d'une élite chevaleresque en quête de l'Autre monde (celui des divinités). Les héros, représentants terrestres de Cernunnos, ont pour mission de conduire leurs congénères dans les méandres de l'au-delà et si possible de leur ouvrir la voie vers la lumière inextinguible du monde blanc. Solidement assis, ils effectuent un transfert d'énergie entre les têtes coupées sur lesquelles leur main gauche est posée et le cosmos, leur main droite tenant un éclair ou effectuant un geste d'accueil.



Figure 5. Cernunnos, sur le chaudron de Gundestrup. (Cliché Malene Thyssen, <http://commons.wikimedia.org/wiki/User:Malene>).

Il y aurait beaucoup à dire du serpent à tête de bélier. Dans l'iconographie gallo-romaine, cet étrange animal se voit associé à Mercure, Mars, Sirona. Sur le chaudron de Gundestrup, serpent et cerf se côtoient. Sont-ils l'un féminin et l'autre masculin ? Ont-ils tous deux le sens d'immortalité dans le renouvellement ? Toujours est-il que le serpent criocéphale apparaît en attribut de Cernunnos. Le serpent a souvent un sens ambivalent, bien que lié à la terre, aux profondeurs souterraines, à l'eau de la vie. Comme il mue, il a une notoire capacité de régénération. Quant au bélier, il représente la combativité, la vigueur sexuelle. Souvent, il est l'animal sacrificiel, voué au feu chez la plupart des Indo-Européens. Que signifie la fusion de ces deux éléments ? L'union du feu solaire et de l'eau matricielle aboutit à une eau ignée, caractéristique de Cernunnos. Le bélier donne sa tête et le serpent sa queue, ce qui engage le début et la fin du cycle vie-mort. Voilà pourquoi il ouvre la voie, sur l'un des panneaux du chaudron de Gundestrup.

Cernunnos l'unique, assisté de géants ou de héros, est le dieu de l'initiation. Il entre dans une dyade avec Taranis, ou dans une triade si l'on place la déesse entre ses deux époux,

amorçant la roue des cycles. Les saisons et les éléments le revalorisent dans un quaternaire, où sa signification profonde, issue de ses attributs, est « eau ignée ». Mystérieux, cependant, sa personnalité demeure délicate à cerner. L'intrigant niveau d'en bas, ouvrant la voie du monde blanc, paradis dans un sens populaire ou claire lumière dans une acception plus évoluée, paraît incompréhensible. Il faut se souvenir du chaudron de résurrection ou d'immortalité et/ou du rite des têtes coupées, pour saisir la profondeur de la pensée celte, où transformation, transmigration, réincarnation et accès ultime dans l'immaculée et insoutenable blancheur se mêlent. Ici débute le domaine d'un certain *Uindedo* (« Blancheur éblouissante»). Peut-être est-ce un qualificatif du dieu ?

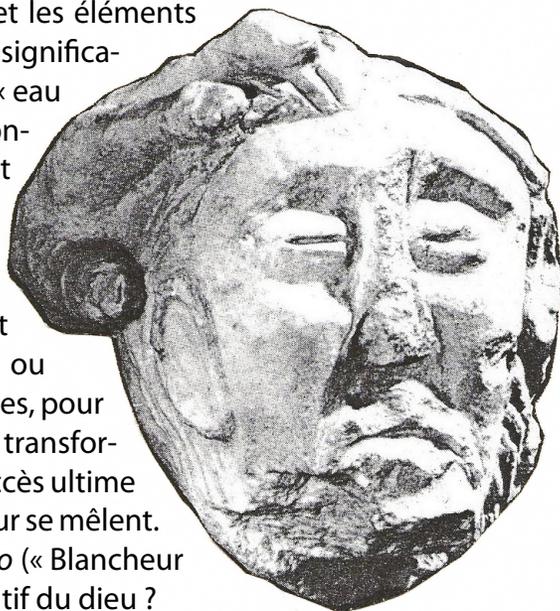


Figure 7. Cernunnos, applique en or. (Schwarzenbach, photo Antikenmuseum, Staatliche Museen Preussischer Kulturbesitz, Berlin)

Par excellence, *Figure 6. Tête coupée d'Entremont, d'après Fernand Benoît.*
Cernunnos se mani-

feste comme le dieu qui traverse les âges, né au fil d'une lointaine tradition où la royauté se gagnait dans la chambre de lumière de cairns funéraires néolithiques, tels Newgrange inondé de l'or solaire naissant, au solstice d'hiver. Se dessine une royauté alternée, polaire pour le roi de l'hiver et solaire, pour celui de l'été. L'un d'eux, celui qui vit dans l'ombre, éternellement se languit de sa Belle qui évolue dans les cieux. Son immortelle couronne est un bouquet de gui. L'âge du bronze y ajoute une touche animalière – c'est l'époque de la chasse à la blanche biche lunaire et au cerf diurne. *Caruos* ou *ceruos* veulent dire « cerf » en langue gauloise et en dérive *carut-*, le héros. *Damnio* désigne le jeune cerf, le daguet. *Damona*, Reine des Daims puise à cette racine. Et le linguiste finit par se demander à quelle strate linguistique rattacher cairn, Carnac et Cernunnos.

Mater

*Salut à toi, joyau de la nuit !
 Beauté des cieux, joyau de la nuit !
 Mère des étoiles, joyau de la nuit !
 (Reine de la nuit, Carmina Gadelica)*

L'unique déesse est mère : *Mater*, *Matra*, *Maira* signifient « mère ». Il en dérive *Matrona*, qui donne vie à d'opulentes rivières (Marne, Meyronne, etc.) et de nombreux diminutifs plus ou moins affectueux, comme *Maia* (Grandeur). Très souvent l'expression est

employée au pluriel, comme si la Mère ne pouvait œuvrer qu'avec le concours de deux assistantes. On peut l'admettre quand sont en cause les Mères accoucheuses, ou celles qui tissent et rompent les destins individuels. Mais le pluriel vaut pour les déesses des sources et des rivières ou toutes celles qui appartiennent à l'univers de la féerie et de la nature. Si les Mères sont triples, elles ont un seul fils : *Modron* (le fils). Elles sont souvent représentées avec un (ou deux) bambins dans les bras. L'une d'entre elles, confectionnée dans une terre blanche de l'Allier et siégeant, hiératique, pourrait être le prototype des Vierges médiévales en majesté.

Le concept de Mère-Mort, en revanche, n'est pas trop développé dans la mythologie celtique ancienne. Notons cependant *Morigu*, une divinité marine ou *Morigena*, une sirène qui, peu à peu, vont acquérir une valeur péjorative puis franchement négative – la mer étant le cimetière fâcheux d'innombrables marins.

Terre et Lune sont les deux aspects principaux de la féminité divine. Ajoutons qu'elle devient stellaire avec *Sirona* (ou *Dirona*), dont le nom s'apparente au mot étoile. Inévitablement, elles sont reines. *Rigana*, *Rigavia*, *Camloriga* (une déesse belge), *Rigantona*, la Majestueuse ou *Brigantia*, l'Éminente, trônent, parfois couronnées d'une tour, altières et imposantes. Êtres de pouvoir, confèrent-elles la souveraineté au roi, comme ce sera le cas des reines dans l'Irlande médiévale ? On sait que la femme jouit d'un grand prestige et que la Déesse, unique ou triple, semble, à défaut d'être première, imposer sa loi.



Figure 8. Mère, céramique blanche de l'Allier.

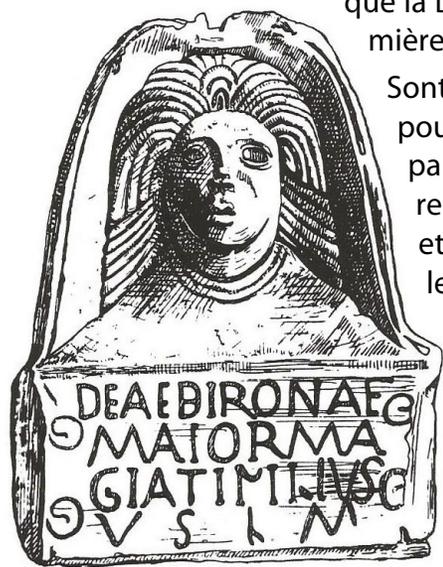


Figure 9. La déesse *Sirona*, cippe découvert à Sainte-Fontaine. (D'après Alexandre Bertrand)

Sont-elles guerrières ? Certains avancent le préfixe *Boudi-* pour le justifier. Certes, *Boudica* fut une reine guerrière par la cruelle nécessité d'un injuste destin. Cependant restons prudent, car le mot *boudica* signifie, en réalité et à l'origine, « fée » ! Quelques qualificatifs dénoncent le courage ou la passion : *Agroira*, *Orcia* Meurtière ; *Brixia* Force dominante ; *Bandua* Commandante ; *Empona* Héroïne ; *Soiona* Victorieuse. Les femmes gauloises étaient susceptibles de participer à l'effort de guerre, comme en témoigne l'arc de triomphe d'Orange, et dans l'épopée irlandaise, les déesses vont allègrement au combat. Ce sont probablement les nécessités vitales qui dictent leur conduite. Ensuite, tout est question de force de caractère et d'abnégation.

Pour imiter les Romains, friands de couples divins, quelques déesses s'affichent comme simples parrèdres d'un dieu réputé, mais cela demeure une vogue gallo-romaine, plus ou moins suivie. Ainsi :

- Rosmerta, la Pourvoyeuse accompagne Lugus ou Teutates ;
- Sirona, l'Étoilée, Grannus, l'Apollon solaire ;
- Nemetona, la déesse des enceintes sacrées où l'on contemple le ciel, Leucetios ;
- Nantosuelta, la Vallée tournoyante, Sucellos « le Bon frappeur », lui-même épithète d'un dieu principal ;
- Damona, la déesse des daims, Borvo, l'Apollon guérisseur.

Partout, il est loisible d'implorer la déesse. Mère demeure son principal qualificatif. Chaque région, chaque terroir, chaque lieu un peu exceptionnel, chaque source en reçoivent un autre, spécifique. Cela donne vie à de multiples déesses topiques et tutélaires, références incontournables pour les autochtones dans la détresse.

N'oublions pas les innombrables nymphes, nixes, sylphides, etc., qui hantent les forêts et interpellent les passants ou se baignent, nonchalantes, dans les cours d'eau, les rivières ou les étangs. Elles ont des noms génériques comme *Abianexai* ou Ondines, *Abirenes* Naïades (littéralement les « Fluides »), *Suleuai* ou *Suliuai* Fées ou Sylphides. Certaines se dotent d'appellations plus sophistiquées : *Alauna* Miroitante ; *Ana-bana* Femme de l'étang ; *Auexai* Ondines ; *Caiminexai* Gentilles Naïades ; *Diuonna*, au joli nom d'Eau divine ou Eau lumineuse, vénérée à Divonne-les-Bains ; *Glanicai*, qui vantent une eau à la pureté cristalline et sont à l'origine du sanctuaire de Glanon (Glanum) ; *Nexa*, ou Naïade, nixe, ce qui donne *Renaxai*, Naïades du fleuve ; *Uarandai* Ondines ; *Percennai*, Sylphides des forêts primaires. Chaque groupe est attaché à un espace particulier. Ainsi celles de Vesdre évoquent un lieu peuplé de loutres.

Découvrons également des déesses vivant en symbiose avec la forêt : *Pada* Pinède, *Barta* Bosquet ; *Eburnicai* Mères des ifs ou *Cassanai* Mères des chênes ; *lalona*, « déesse de la clairière » ou encore *Bagimatiai*, « Celles qui sont nées des hêtraies ». Ainsi, il y en a cent et mille et l'on comprend pourquoi toute forêt qui se respecte abrite un peuple féerique aux facettes multiples, s'agitant dans le feuillage que le vent fait bruisser. Comme les Grecs, les Gaulois avaient des déités souvent féminines, bien qu'il y ait *lalonos*, répondant à *lalona*, en lien avec une essence arborée, un coin de forêt, un arbre exceptionnel. Et bien entendu, ils glorifiaient l'Eau sous toutes ses formes. La divinisation des rivières pourraient correspondre à une phase chronologique antérieure aux Celtes et adoptée par ceux-ci.

Taranis

Taranis se dévoile en dieu celte de l'Orage – son nom signifie Tonnerre –, en dieu de l'été, alter ego de Cernunnos. Est-ce là son unique privilège ? Se livrent-ils un combat cosmique d'où dépend le sort du monde ? Sont-ils engagés dans un simple duel pour les beaux yeux de leur prétendante, la Reine ? Survient alors l'étonnant surnom *To-ueranos*, qui signifie Suprême. Se pose alors la question : qui est le chef ? Selon que l'on se place dans les orbes célestes ou sur la vaste terre, l'un comme l'autre peuvent prétendre à la place. Chacun règne dans son univers et ils ont peu de chances d'évoluer dans la même sphère. Autant Cernunnos est nocturne, autant Taranis est diurne. Le jour chasse la nuit et vice versa... jusqu'à la fin des temps ! Taranis apparaît en ordonnateur. Cependant, Cernunnos n'est pas le destructeur et le duo n'entre pas dans une logique trifonctionnelle comme en Inde. Ici, la strate culturelle semble plus archaïque et directement issue de la préhistoire.



Figure 10. Taranis, sur le chaudron de Gundestrup. (Domaine public)

Peut-être peut-on en apprendre davantage en étudiant ses attributs : les esses, la roue, le marteau (maillet, massue), ou le sanglier. Dès la fin du néolithique et l'arrivée des premiers Indo-Européens (?), la roue ou la rouelle entrent en application, avant même que l'objet ne soit connu, image de ce qui tourne à l'infini, de l'espace-temps, de l'année et de ses saisons, surtout si elle offre quatre rayons. À l'époque des Celtes, le verbe *torco* signifie tourner, et il donne « torque », une indispensable parure des hommes et des dieux. Les esses sont la version gauloise du foudre du dieu de l'orage. Au départ, il est question d'alternance et Cernunnos se pare parfois de ce symbole. Comme pour la roue, ce n'est pas l'éclair qui est mis en valeur, mais le temps infini, quelque peu serpentin pour traduire la succession jour-nuit, été-hiver. Taranis devient divinité du Temps. Le marteau entre dans une autre dynamique, bien que le dieu barbu ne patronne pas l'artisanat ou le métier mystérieux et emblématique de forgeron. Un coup sur l'enclume inaugure le son primordial et l'Œuvre de création. Taranis se montre en concepteur-réalisateur de mondes. Il vit dans la clarté diurne et dans l'action, à la différence du contemplatif Cernunnos. Une étonnante variabilité des outils se dessine. Au Valcamonica, le marteau du forgeron s'impose, générateur du son sur l'enclume. Plus tard ce seront un ou des maillets, l'objet pouvant avoir un manche très long, avec Sucellos ; ou même une massue. Peu à peu, le sens dévie de l'intention initiale.



Les Gallo-romains auraient-ils perdu la foi dans leurs dieux tribaux ? On multiplie les qualificatifs. Ainsi, apparaît, sur les inscriptions, Sucellos, que l'on traduit généralement par « le bon

Figure 11. Taranis sous les traits du dieu d'Uffigneix. Sur sa poitrine est sculpté le sanglier, ordonnateur du monde, son attribut spécifique. (Musée des Antiquités Nationales, photo de J.-G Berizzi, R.M.N)

frappeur » ou, avec une pointe d'irrespect, « Cogne-dur ». Il est armé d'un maillet et le mot *sucelos* signifie aussi « le bon marteau ». Avec le temps, le maillet prend une valeur double, tuant ou redonnant vie.

Reste le sanglier, Moccus, qui sait être une divinité à part entière. Il coiffe Taranis sur une plaque intérieure du chaudron de Gundestrup. D'aucuns ont insisté sur le fait qu'au moment de la conquête, l'animal est devenu l'insigne de certaines troupes. Ils en ont fait l'emblème de la classe noble et dirigeante. D'autres se sont insurgés, cherchant d'improbables relations entre le sanglier et la fonction sacerdotale, sachant que l'ours caractérise la royauté (polaire). Tous ont simplement oublié la valeur primordiale, archétypique de ce « gibier » de choix, prolifique et symbole d'opulence que l'on ne sacrifiait qu'une fois l'an, primitivement au solstice d'été – temps de passation de pouvoir entre les deux dieux rois. Issu du chaos primitif, l'Animal organise le monde (en Inde par exemple) et la laie vient le peupler d'une abondante progéniture. Il représente bien Taranis s'activant sur une terre en friche et non civilisée.

Belenos

*Salut à toi, Astre éclatant, Or divin,
Toi qui te lèves au-dessus des monts brumeux,
Par ta puissance et ton souffle
Tu réchauffes la terre et donne la vie.
Luminaire enflammé,
Chaleur des formes et des êtres,
Glorieux père du jour.*
(Hymne solaire pour célébrer Bel à Beltan)

Belenos est la divinité dont le nom signifie « Resplendissant » (de *belenos* = éclatant ; *beluo* ou *belo* = luminescence). La racine *bel-* donne vie à Belenos, masculin et solaire, et à Belisama, « la Très Claire », la lune divinisée, ou à *Belinos*, le soleil divinisé et printanier. Certains peuples celtes, postérieurs aux Gaulois, ne retiendront que la racine *Bel* ou *Beli*. Une idée de force a été supputée par certains chercheurs, mais elle ne semble pas se justifier, si ce n'est que cette divinité vainc des monstres, si l'on en juge par la plaque du chaudron de Gundestrup. Il s'agit plutôt d'un qualificatif supplémentaire en lien avec la lumière. Avouons que nous ne savons plus saisir les subtilités de la langue gauloise. Toujours est-il que voilà le champion qui terrasse serpents et dragons. On ignore s'il s'agit de quelque vouivre, cachée dans des lieux souterrains et humides, ou de l'hiver qui a cruellement marqué les organismes par la morsure du gel, ou la sempiternelle froidure glaciale. Un jeune soleil se doit de chasser tous ces miasmes, toutes ces ténèbres et d'annoncer la belle saison. Que dire de ce dieu ? Il représente le soleil et ses rayons, alors que Leucetios est en relation avec la lumière. On lui prête l'harmonie et l'intuition comme vertus. D'aucuns en font le dieu de la médecine.

*Louée sois-tu Belisama, reine très brillante et très rayonnante
Toi qui protèges nos guerriers dans les périls qui les guettent.*
(Chants druidiques)

Belisama est considérée à tort comme la parèdre de Belenos. Il s'agit d'un adjectif féminin, dérivé d'une racine qui a trait au rayonnement. Donc, une déesse à part entière,

éclairant le ciel nocturne. Au temps gallo-romain, et avec un patriarcat imposé, on la rabaisse au rang de déesse au foyer. Reluirait-elle vainement, de concert avec le soleil, dans un ciel printanier où l'on peut apercevoir simultanément les deux lumineux, vers l'équinoxe ?

Leucetios

*Donne-nous Lug si clair
Une meilleure vision
Pour que nous développions
Ta lumière.*

(Druide Andannagnatos, *la muse buissonnière*)

Leucetios (Lug) signifie « le Lumineux ». Voici le dieu de la Splendeur. L'adjectif n'est pas propre au dieu, des nymphes se nomment *Leuciticaï*. Joseph Loth évoque, dans un article de 1914, les Lugoves, des déesses mères, sous l'aspect féminin de Lug. La racine se tourne vers leucetios (le Fulgurent), vers lugo (enflammer, brûler) ou *Luxoios* qui signifie « Brûlant » ; elle s'apparente avec l'éclair, d'où la lance comme attribut, avec l'éclat insoutenable du soleil, ou encore avec la lumière blanche. Elle permet bien des fantaisies, des jeux de mots. Sur ce plan, Lug-Lugh se révèle en poète inventif.

La divinité prodigieuse tisse des liens avec de nombreux animaux, tous habilités à le symboliser. *Lucotios* (« des souris ») est l'un des innombrables diminutifs affublant le dieu industriel. Sur la plaque du chaudron de Gundestrup, où il figure, on note des quadrupèdes indéterminés. Ce ne sont ni des chiens (*cuno-*), ni des loups (*uolcos*). En principe, Lugos, la divinité s'accommode de *lugos*, le corbeau ou de *lucos*, le lynx. Cependant, les animaux du chaudron ont la queue baissée ce qui ne saurait correspondre au lynx (ou loup cervier), un félin. Dans la mythologie scandinave, le dieu Loki est père du monstrueux loup Fenrir. Toute thématique légendaire conserve toujours une part d'incertitudes et de mystères, soit que l'on passe en territoire étranger et la traduction demeure approximative, soit que l'on avance dans le temps ; le héros Lugh en Irlande possède un chien nommé Failinis. Ajoutons que Dis Pater serait le dieu-loup gaulois des morts...

Que savons-nous d'autre à son propos ? Il se présente comme juriste, et la fête de Lugnasad entre dans cette problématique. Il représente la beauté, la lumière. Il est le guerrier à la lance infailible. Mais aussi le cordonnier d'or dans la chanson. Dans l'épopée irlandaise, il se refuse à donner son nom – c'est sa part de secret –, et se définit par

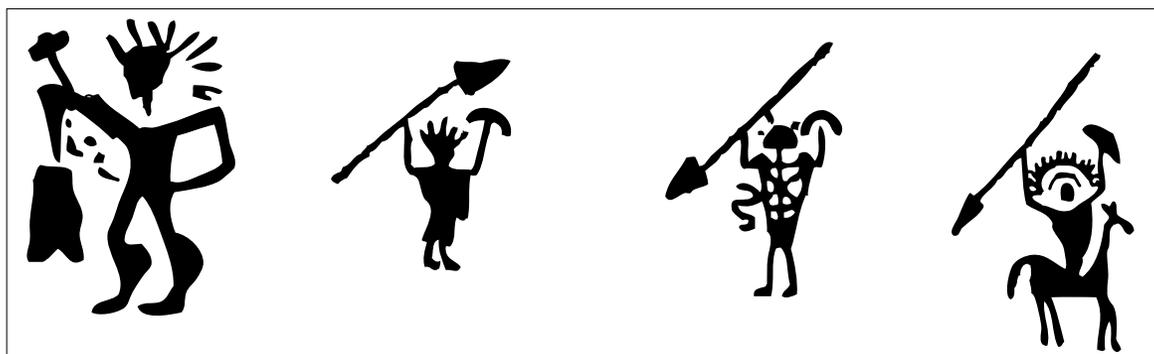


Figure 12. Divinités rayonnantes de Valcamonica, d'après Emmanuel Anati : de gauche à droite, Taranis, Leucetios, Cernunnos, Belenos.

ses talents : forgeron, champion, joueur de lyre, historien et poète, voire prophète, sorcier et médecin, pour forcer l'entrée de la forteresse de Tara qui se prépare à la guerre. Il finit par être introduit... Pour jouer une partie d'échecs ! Comme roi, il connaît une triple mort. Par rapport aux autres dieux saisonniers, il est doté d'une personnalité étoffée, ce qui lui a, probablement, valu une grande popularité, si l'on en croit la toponymie. Discret sur certains points ou ostentatoire et vantard sur ses qualités, il représente vraiment le bon et le mauvais côté de tout Gaulois.

Divinités secondaires

Nombres de qualificatifs, affectant les divinités gauloises, demeurent rétifs à toute traduction. Comme les Celtes sont susceptibles de déifier des lieux, des montagnes, des arbres, des fleuves et des rivières, des rochers, des sommets, des qualités, des concepts même, les traducteurs sont à la peine devant des mots qui ne figurent qu'en un seul exemplaire et dont la racine ne se lie à aucun nom commun connu. Quelques-uns, par chance, se rattachent à des données répertoriées, offrant le vertige d'un vocabulaire d'une richesse à nulle autre pareille. Cette myriade ne serait-elle pas poudre aux yeux et facéties décoratives de langage ? Les duels poétiques n'étaient pas moins fameux que les combats de champions.

Dans ces listes grouillantes et verbeuses, une seule divinité est bisexuée : *Agdistis*, « Terreur ». Côté gentes déesses, citons : *Aeula* Spirituelle ; *Andouna* Immortelle ; *Diana* Lumineuse ; *Naga* Femme criarde, sorte de sorcière malfaisante ou de harpie vengeresse ; *Arduenna* Hauteur abrupte (Ardennes) ; *Alambrina* Brume nourricière ; *Litavis* Immensité, c'est-à-dire la Gaule personnifiée ; *Segeta* Génitrice ; *Meduna* Enivrante, dont la boisson est à base de miel ; *Argentoreta* Roue d'argent, Couronne Boréale, ou encore *Uatuai*, déesses qui jouent les devineresses, ce qui donne le mot vate – le prêtre ayant en charge les prophéties.

Une déesse des eaux, *Sulis*, mérite une mention particulière. Les bruits les plus fallacieux ont corrompu la compréhension de son nom. Son principal sanctuaire connu est l'actuel siège de la ville thermale de Bath. D'aucuns ont voulu, sur la foi en la consonance du nom, en faire une déesse solaire, donnant vie au monde. Un masque solaire et barbu a été découvert sur le site, ajoutant à la confusion. Si l'on s'en tient à l'étymologie gauloise, le verbe *sulo* signifie regarder, et le nom commun *sulis*, œil. Pourquoi ne pas faire confiance en cette discipline et voir ici une nymphe des eaux, dont la principale vertu serait de soigner les malvoyants ?

Parmi les dieux innombrables, plaçons *Albios* Univers, Cosmos ; *Aethucolis* qui se dévoile en dieu de la Canicule, alors qu'*Ogris* patronne la froidure, *Encero* la Mort. *Beladon* correspond au « Massacreur » et *beladona* apparaît comme une plante à doser avec science. D'autres encore s'invitent : *Smertatios* le Prévoyant ou *Dago deuos*, le dieu du Bien. Pourquoi pas *Orgos* « Tueur » ou *Rupelos* Roc. Les animaux ne sont pas oubliés et souvent donnent vie à des dieux. Ainsi, *Moccos* a le sens de Porc sauvage, *Molto* de Mouton, *Mullo* de Mulet, etc. Les *Uiducos* sont les Sylvains, pour que chaque règne de la nature soit représenté équitablement. Quelques-uns ont interpellé et fait jaser les auteurs latins. Accordons-leur quelques lignes, ce qui n'effacera pas forcément tout doute à leur sujet :

• Toutatis ou Teutates

Les deux acceptions sont attestées, Toutatis serait la forme initiale. *Teuta, tota, touta* signifient communauté, tribu, peuplade ; *teuto* correspond au magicien, au sorcier. Et Toutatis-Teutates devient le dieu des tribus. Teutates *Medros* a le sens de dieu habile, empruntant à Lug, un de ses traits de caractère. *Teutotatis* signifie patriarche. Le poète celtibère Lucain l'évoque dans *la Pharsale*, l'inclut dans une triade Esus-Taranis-Teutates et l'assimile à Mars. Il a, dès lors, un concurrent, *Camulos*, Champion, lui aussi rapporté au dieu de la guerre.

• Esus

Esus pose d'intrigantes questions, tant sur le plan du registre de ses compétences, que sur celui de l'étymologie, pour le moins incertaine. Certains rattachent *esu* à bien. D'autres supposent l'existence d'une lecture indifférente : Esus, de Aesus ou Aisus. Le mot y gagne la majuscule du théonyme, et un sens fluctuant : « très bien », « terrible », voire « Souffle divin ». Il serait associé à l'étoile Vega. Pour certains voici la face du « Destructeur », qui ramène tout au chaos originel. Pourtant, Esus sait devenir *Andesus* (« super bon »). Que de contrastes ! Le pilier des Nautes a marqué les imaginations. D'un dieu s'apprêtant à un sacrifice – on connaît des oblations d'arbres entiers, cime dirigée vers le bas, dans des puits –, le commun des mortels a voulu en faire un bûcheron !

*Loué sois-tu Esus, prince de l'univers, maître cosmique des druides
Dont les subtiles vibrations nous reliait directement à l'Incréé.
(Chants druidiques)*

• Grannos

Pouvons-nous considérer Grannos (Grannus) comme une divinité à part entière ? L'étymologie donne *granos* : graine, cheveu ou *Grannos* « le Rayonnant ». Pourquoi rechercher une interprétation fallacieuse ? La toponymie a heureusement conservé d'innombrables « Grannon », ce qui incite à lui donner de l'importance. Porte-t-il une couronne solaire ? L'iconographie des gravures et peintures protohistoriques a l'art de dévoiler des personnages masculins porteurs d'un tel couvre-chef, que l'on peut également interpréter comme une coiffure à plumes. Soyons circonspect que ce soit en matière d'étymologie, que ce soit en matière artistique.

Figure 13. Toutatis en compagnie de Rosmerta. (Musée Saint-Rémi, France, cliché Fab5669)



Figure 14. Esus, hôtel de Trèves, d'après Alexandre Bertrand.

• Epona

Epona signifie « Chevaline ». Voici une déesse indo-européenne. L'une de ses premières figurations date de l'âge du bronze final. Il s'agit d'une stèle funéraire, découverte à Robernier-Montfort, montrant une jument allaitant son poulain sur le petit côté et un cheval couché sur la face principale, avec des bouliers et un svastika. Ultérieurement à l'époque gallo-romaine, est connue une dédicace à *Eppa* sur un vase où figure un labyrinthe. Comme le cerf, le cheval appartient à la catégorie des animaux psychopompes, ce que confirme le graphisme du labyrinthe en lien avec le tertre funéraire. De nombreuses statues de cette déesse ont été retrouvées. Il ne s'agit pas d'une déité relative à la Mort, mais comme Cernunnos, son rôle est celui d'une initiatrice dans le délicat passage de l'âme de la sphère de nécessité aux autres cercles de l'au-delà. Les Romains l'adopteront comme déesse ayant en charge les chevaux.



Figure 15. La stèle de Robernier-Montfort, d'après Alexandre Bertrand.

Figure 16. La déesse Epona, Alise-Sainte-Reine. (Alesia)

• Ogmios

Ogmios, aussi, a fait couler beaucoup d'encre. La langue gauloise donne Ogmio, soit lien magique ; *ogmon*, entaille, encoche, Ogham. Cependant, la description que donne Lucien de Samosate du champion Ogme nous éloigne beaucoup de l'étymologie. Pour lui, voici un dieu guerrier, vêtu d'une peau de lion, armé de flèches et qu'il compare à Hercule. Puis, tout devient étrange car il s'agit d'un vieillard qui retient par des chaînes d'or attachées à sa langue, une multitude d'humains, l'extrémité de l'anneau étant fixée à leurs oreilles. Inutile de dire combien ce récit a frappé les imaginations. Les Gaulois y ont été confortés dans leurs penchants barbares ! Et l'on a complètement occulté

le dieu magicien, celui qui lie et délie, celui qui transmet la parole cachée, celui qui a recours aux encoches pour ensorceler, celui qui jette les buis divinatoires et révèle leur destin à des êtres médusés, subjugués, interloqués.

*Loué sois-tu Ogmios, premier de tous les druides
Toi qui fis don à notre peuple de ton écriture sacrée.
(Ibid.)*

• Dis Pater

Reste Dis Pater. Voici une formulation étrange et peu usitée. Est-il le dieu des Enfers, l'équivalent de Pluton ? Si l'on prend l'expression à la lettre, il est question d'un dieu vénéré par telle ou telle tribu, dont il assume la paternité. Pour d'autres, César ferait allusion à la métaphysique celte, en la croyance en la transmigration des âmes et au monde d'en bas. Ne serait-il pas, dans ce cas, assimilable à l'éternel Cernunnos ? Cependant, n'aggravons pas son cas en le parant de la vêtue du Destructeur. Tout comme Epona, il est le conducteur des âmes sous l'apparence juvénile du dieu cornu, et non sous celle d'un vieillard hideux qui correspond à Ogmios. Devant autant d'apparences, parfois trompeuses, l'étudiant s'égare dans une hypothétique quête de vérité.

Concluons en soulignant combien les premiers Celtes sont traditionnalistes, avouant une faiblesse marquée pour une grande déesse venue du fond des âges, unique et triple, en duo avec un dieu igné, unique mais double. Aux âges archaïques du bronze, ils empruntent un calendrier à quatre saisons. Le ternaire de l'empreinte proprement indo-européenne s'impose avec un étrange trio, Cernunnos, Mater, Taranis. Il se manifeste dans les trois étages du monde, mais là, on remonte au chamanisme ! Cernunnos se substitue à la déesse muette, le fils assumant la fonction de la Mère. La foi en la transmigration de l'âme a tendance à s'exacerber devant l'incompréhension des autres peuples. Des tentatives de figuration iconographique demeurent maladroitement et peu convaincantes, sauf les essences qui s'enchaînent en un nœud sans fin. En revanche, l'art de la poésie se transmet au-delà de la romanisation, essentiellement en terre irlandaise. Elle est si voilée que peu de personnes en saisissent la trame, vouant la métaphysique celte à une totale abstraction :

*Je suis un cerf de sept combats,
Je suis une larme de soleil,
Je suis une flamme embrasant chaque crête...
(Chant d'Amorgen)*

Sur l'auteure de cet article



Myriam Philibert est archéologue et docteur en préhistoire (université de Paris 1). Elle est l'auteure de nombreux ouvrages sur la préhistoire et les mythologies, en particulier celtique, parmi lesquels : • *L'Alphabet des Arbres*, • *Héros celtes*, • *Les Tuatha Dé Danann, mystique solaire et art de la guerre*. Chez Kadath, elle a déjà publié : • *À propos d'archéologie d'acoustique* ; • *Les Celtes : anciennes controverses, nouvelles hypothèses* ; • *Nazca Lines et géoglyphes*

d'Amérique précolombienne : nouvelles découvertes ; • *L'archéoastronomie aujourd'hui : une discipline en plein essor* ; • *Déeses mères préhistoriques et matriarcat*. • *Tradition celte : le druidisme* • *Alphabet celte des arbres... et Stonehenge* ; • *L'omphalos du monde, Göbekli Tepe*.

Bibliographie

- Croyances et rites des anciens Celtes, *religions et histoire*, n° 10, 2006.
- Les dieux au maillet, *chemin païen, mythologie, symbolisme*, janvier 2009.
- Les figurines de terre blanche de l'Allier, *BT*, s.d.
- Museo-Parc Alesia – Objet du mois – Statue d'Epona – Facebook, 31 juillet 2019.
- BENOÎT Fernand, *Entremont, capitale celto-ligure des Salyens de Provence*, la pensée universitaire, 1957.
- BERTRAND Alexandre, *la religion des Gaulois, les druides et le druidisme*, 1897, Jean de Bonnot, 1994.
- BRUNAUX Jean-Louis, *l'univers spirituel des Gaulois, art, religion, philosophie*, éditions Archéologie nouvelle, 2015.
- CÉSAR, *la guerre des Gaules*, Garnier-Flammarion, 1964.
- DEUSE B., le chaudron de Gundestrup, *préhistoire et archéologie*, n° 36, 1981.
- DOTTIN Georges, *la religion des Celtes, science et religion*, 1904.
- DUMÉZIL Georges, *l'idéologie tripartite des Indo-Européens*, 1958, Flammarion, 2011.
- FAUDUET Isabelle, *les temples de tradition celtique*, éditions Errance, 2010.
- HILY Gaël, *le dieu celtique Lugus*, thèse soutenue à l'école pratique des hautes études, 2007.
- HUBERT Henri, *divinités gauloises, Sucellus et Nantosulta, Epona, dieux de l'autre monde*, 1925 ; préface de Myriam Philibert, arqa éditions, 2006.
- JOLIF Thierry, *le mystère Cernunnos : un aspect du Mercure gaulois*, *religioperenis.org*
- LAJOYE Patrick, *les dieux gaulois. Petits essais de mythologie*, Archéolingua, 2008.
- LAMBERT Pierre-Yves, *la langue gauloise*, éditions Errance, 1997.
- MELMOTH Françoise, dossier – parlez-vous gaulois ? Les noms des dieux gaulois, *l'archéologue*, n° 59, 2002.
- PHILIBERT Myriam, *de Karnunos au roi Arthur*, éditions du Rocher, 2007.
- PHILIBERT Myriam, *les Celtes : anciennes controverses, nouvelles hypothèses, les chroniques de Kadath*, février 2019.
- PHILIBERT Myriam, *tradition celte, le druidisme, les chroniques de Kadath*, avril 2021.
- POITRENAUD Gérard, *le motif du serpent à tête de bélier. Un germe de vie*.
- REINACH Salomon, *Teutatès, Esus, Taranis*, *revue celtique*, 1897.
- REINACH Salomon, *Mercure tricéphale*, *revue de l'histoire des religions*, 1907.
- REINACH Salomon, *Clelia et Epona*, *revue de l'histoire des religions*, 1908.

KADATH ASBL
Rue Théodore De Cuyper 2 - Boîte 5
B-1200 Bruxelles, Belgique
Éditeur responsable : Patrick Ferryn
Design et mise en page : Jean Leroy